

Fidel Pastor Sanz

**LE MESSAGER
DU SABLE**

**IL EST BEAU, PROPRE ET SÉDUISANT,
MAIS MÉFIEZ-VOUS !**

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-3541-2

© Fidel Pastor Sanz

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

À mes enfants Laura et Mikaël

Aux véritables protagonistes de cette histoire

Au coronavirus qui m'a confiné et permis de finir ce roman

SAMUEL
UN SEUL ÊTRE VOUS MANQUE ET...

Les trois acolytes étranges et mal assortis se trouvaient à l'affût en face de moi, un ours, un serpent et un bonobo, ce dernier me regardait droit dans les yeux de manière si insistante que je me demandais s'il n'allait pas me dire quelque chose, ou s'il voulait juste m'attaquer. Je ne l'ai pas su et je n'ai pas eu le temps de l'interroger sur ses intentions, car, les deux compères, le serpent et l'ours de connivence, depuis de début, ont de concert foncé soudain sur moi. J'ai d'instinct eu la subite présence d'esprit de m'échapper en sautant comme un archange dans le grand canyon qui venait d'apparaître devant moi. La chute me parut vertigineuse, néanmoins je maîtrisais heureusement la technique d'atterrissage et je me suis laissé tomber avec confiance. À peine les pieds posés sur le sol ferme, un inconnu hirsute, habillé à la mode n'importe comment, et qui ne sentait pas bon me saisit sans délicatesse par la main et me força à le regarder dans les yeux. La couleur de ses pupilles d'un bleu pétrole rare me rappela la teinte d'un tableau peint par El Greco. Pour je ne sais quelle raison, je crois que mes oreilles étaient obstruées à cause de la dépression liée à la descente, je ne percevais pas ce que le quidam me disait. Sa bouche édentée et nauséabonde articulait des mots, mais pas moyen de les comprendre, quand je sentis derrière moi une présence désagréable. C'était celle de l'ours qui sans doute avait dû sauter à ma poursuite, le plantigrade me cria dans son langage : Tu l'as perdu ! Je pense qu'il traduisait ce que l'inconnu me répétait depuis un moment. Samuel, qu'as-tu fait, où t'as mis le corps ? Sa voix caverneuse me dressa les poils sur la peau.

Je me suis réveillé en sursaut de nouveau au milieu de la nuit, le souffle coupé, le cœur oppressé, en me remémorant dans mon songe, d'une manière absurde, que la personne que je désire par-dessus tout avait disparu. Ensuite, mon rêve s'évanouit en me laissant une fois encore un sentiment amer, odieux et douloureux, que je connais trop bien. L'absence de mon cher amour m'aspire dans un sombre désespoir d'abandon. J'éprouve une tristesse infinie au plus profond de moi qui me tient prisonnier, comme

une araignée dans sa toile, la gorge serrée, le thorax asphyxié par le poids gigantesque du malheur qu'il semble supporter depuis quelques jours. Après plusieurs minutes d'angoisse, je prends enfin conscience de ma lucidité et je me répète dans une boucle malade ces quelques mots : « ce n'est pas vrai ! » C'est comme si je voulais à tout prix me convaincre d'une vérité différente, la disparition de l'être aimé n'était pas réelle, mais un cauchemar. Comment un être si cher peut-il sortir de sa vie si brutalement, du jour au lendemain ? La personne se trouve ici, puis comme dans un tour de passe-passe, elle se volatilise.

La supercherie apparaît d'autant plus énigmatique que la veille, nous avons organisé avec ses amis (que pour la plupart je ne connaissais pas) d'une manière festive son aménagement dans sa nouvelle petite habitation. Chacun devait venir avec une chose utile : qui, un sommier, celui-là, un matelas, les autres, quelques objets de première nécessité. Ensuite, nous avons ensemble pendu sa crémaillère jovialement. Je crois avoir trop bu et deux gaillards m'ont ramené chez moi. Le lendemain, en retournant sur le lieu du « drame », j'ai constaté la mésaventure.

« Comment est-ce possible ? » La question revient en leitmotiv dans ma tête fracassée, puisqu'une partie de moi-même persiste encore dans le déni de cette disparition.

Je me contrains avec une certaine brutalité à me tenir debout, à traîner des pieds dans la maison, à me préparer un café, à remettre toutes mes pensées en ordre, à trier mes sentiments pour ne pas me laisser submerger par l'abatement qui me fait souffrir depuis quarante-huit heures. Il me semble l'entendre respirer derrière moi, je me retourne à plusieurs reprises pour vérifier si quelqu'un me suit. Je ne trouve personne évidemment. Je ne parviens pas jusqu'à cet instant à me redresser pour faire face à cette catastrophe. J'ai l'impression que sans tous mes efforts pour le contrôler mon corps décatirait immédiatement d'une trentaine d'années et se vouterait comme un homme accablé à force de porter son fardeau. La tête basse.

Je ne me souviens pas comment j'y suis arrivé, mais je me suis habillé, ma foi correctement, et j'ai aussi réuni mes affaires pour donner mon cours ce matin aux étudiants de première année. Je parie qu'ils m'attendent de pied ferme, triple hélas !

J'aurais vendu mon âme au diable pour qu'aujourd'hui tombe un jour férié et non un banal jour ouvré qui me contraint d'aller au travail dans cet état insupportable de zombi. À cette pensée moribonde, je réalise avec angoisse que je ne pourrais jamais tenir les trois heures que dure mon intervention auprès de ces étudiants, pour mon malheur, bien vivant. Ces jeunes vampires vont évidemment comme d'habitude vouloir débattre (et pas qu'un peu) et sans cesse me poser des questions, qui vont me forcer à réfléchir alors que je ne me juge pas en condition pour effectuer cet exercice mental. La torture commence dans moins d'une demi-heure. Je désirerais me faire porter pâle, mais ça n'entre pas dans mes valeurs. Ce n'est pas dans mon tempérament de me prétendre malade, même quand je m'y sens vraiment, et du reste, je ne peux trouver personne pour me remplacer au pied levé et assumer le cours à ma place. Il faut que j'y aille !

Je me force à peine pour me souvenir des nombreuses fois où même dans un état fiévreux, indisposé, vanné, éreinté, post-bourré, j'ai accompli sans renâcler mon devoir, sans que personne (ou presque) se rende compte de mon syndrome. Au nom de quelle déontologie vertueuse me suis-je toujours infligé des coups de pied au cul pour me rendre au travail coûte que coûte ? Mais, à cet instant, je n'ai plus de temps de tergiverser, un klaxon me rappelle à l'ordre, mon chauffeur est arrivé, je dois le rejoindre.

Samuel Vilar vêtu d'un pantalon blanc en toile de coton et d'une chemise bleu clair à manches courtes sort de sa chambre climatisée en laissant sur sa table basse un cahier entrouvert. Il ressemble ce matin d'automne subsaharien à une créature fantomatique à l'allure fracassée, et même s'il en paraît deux fois plus aujourd'hui, il vient de fêter ses vingt-sept ans, depuis peu. On distingue à l'extérieur de la maison quelques paroles convenues de deux voix masculines distantes qui échangent des salutations. Très vite, une portière claque, une voiture démarre et s'éloigne.

Sur son cahier d'écolier à petits carreaux grand ouvert, apparaissent à travers de centaine de lignes d'écritures les réflexions intimes racontées par l'auteur depuis son arrivée à Niamey en juillet dernier. Il rédige au jour le jour des vademecum sur son épopée africaine et ne se lasse pas d'y relater toutes ses abondantes activités professionnelles et personnelles et abandonne sans aucune censure ce qu'il ressent au moment où il consigne ses mots dans son livre de bord. Perdues parmi toutes ses formulations, d'innombrables ratures de toutes les couleurs témoignent que le narrateur désapprouve certaines de ses expressions et occultent de probables pensées regrettées et qui à jamais resteront secrètes. Son cahier d'une centaine de pages est devenu en sorte, au fur et à mesure de ses séances d'écriture, son journal intime.

Si l'on prenait le temps de compulser ces pages si cordialement offertes par cet homme blessé, brisé depuis quarante-huit heures par un chagrin d'amour, au risque de violer sa vie personnelle, on devrait sans doute apprendre les raisons (évoquées quelques lignes au-dessus) qui ont provoqué son état mélancolique. On devrait évidemment remonter à plusieurs journées en arrière, voire des semaines, pour comprendre les origines de cette situation et répondre à la question qui se pose : comment cet individu en est-il arrivé là ?

Aimez-vous Brahms ? Préférez-vous Beethoven ? Pour aborder ce passage, je n'hésiterais pas à votre place à écouter l'un des deux génies ! Je vous conseille le 2^e mouvement de la septième symphonie de Ludwig.

Avez-vous déjà adoré une personne à la folie, je veux dire jusqu'à l'obsession qui vous confisque le cœur et l'esprit au risque d'en mourir ? Êtes-vous tombé éperdument amoureux de quelqu'un ? Cette aliénation vous force à découvrir une vérité qu'on ne s'imaginait pas et qu'on croyait impossible d'éprouver en soi : la passion. Ce poison puissant va en réalité vous dévorer l'âme de l'intérieur et vous obliger à réagir sans comprendre, sans pouvoir contrôler vos pulsions et pourrait remettre en question certaines de vos valeurs essentielles, si vous en aviez. Cette flamme, comme une justice d'exception, vous prive de liberté sans sommation et altère votre libre arbitre. Que l'on ne se méprenne pas, la passion n'opère pas toujours comme un amour excessif que l'on ressent à deux, puisque par malheur, trop souvent, elle se présente sans réciprocité. Si deux êtres qui s'adorent partagent leur désir, même dans un état évanescent et sauvage, la relation persiste, belle et constructive. Ensemble, on se sent plus puissants, plus grands, plus sublimes, quelquefois plus coruscants. Mais, quand l'attirance s'investit à sens unique, alors, une souffrance interminable débute et vous entraîne dans un gouffre de désespoir et d'insécurité. Si vous n'avez jamais vécu la fièvre languissante, ce sentiment destructeur qui vous fait perdre la raison, l'histoire de Samuel ne saurait (pas) vous atteindre et vous serez tentés de passer votre chemin. Mais dîtes-vous, avant de franchir le pas, que vous pourriez saisir une occasion d'entrouvrir une porte vers l'enfer, sans mettre votre intégrité physique et mentale en péril ? Vous pourriez, en simple spectateur, examiner la descente morbide destinée seulement à ceux déjà contaminés par les vertiges de l'amour et du désir de la chair. Ne cherchez pas, dans ce récit qui risque de vous surprendre, du côté de Roméo, d'Orphée ou de Tristan, ces tourtereaux merveilleux qui ont tant chéri leur Juliette, leur Eurydice ou leur Iseult. Dans leur

funeste aventure, ils ont eu, malgré tout, la chance de vivre leur coup de cœur en partage.

Ici, vous suivrez les traces de ceux qui en retour n'ont jamais pu être aimés à la hauteur de leurs sentiments. Pensez à Don Quichotte, à Cyrano de Bergerac ou au jeune Werther, et si leur tragédie ne vous rebute pas au point de vous empêcher de poursuivre votre lecture, cette histoire romantique à souhait pourrait vous combler de plaisir.

LES EXPERTS À NIAMEY

Nous sommes arrivés à Niamey au début de juillet pour articuler le programme détaillé de la mission de coopération culturelle et technique que l'agence nous a confiée. Nous sommes Roland et moi d'après notre contrat des spécialistes en éducation populaire et des formateurs de haut niveau dans le domaine de la connaissance et l'ingénierie sociale. Je suis moi-même étonné du summum de notre compétence ! Malgré notre expertise, l'improvisation de notre accueil m'a semblé si évidente que j'ai le sentiment qu'on ne nous attendait pas le jour exact et à l'heure précise, comme c'était pourtant prévu depuis de longue date. Et nous avons pris tout le monde de court.

Notre ponctualité a dû déconcerter nos hôtes à mon avis, et leur réaction aurait dû me mettre la puce à l'oreille, car elle a préfiguré le manque d'organisation qui se préparait. Elle se vérifiera par la suite, puisque nous devons patienter plus de quinze jours avant que les fonctionnaires nigériens du ministère intègrent notre venue et qu'enfin, ils daignent nous détailler nos multiples actions. Pendant ce temps, on nous a parqués dans un hôtel de luxe de la capitale. Dans l'expectative d'une réponse adaptée à la raison de notre présence in situ et pour nous faire maronner en attendant de lever le petit doigt, nos interlocuteurs prévenants et souriants nous suggèrent d'employer notre temps libre à découvrir la ville, à pied.

J'ai eu un peu de mal à m'habituer, au début du séjour, à l'apparition brutale de la nuit, l'obscurité et sa quiétude consubstantielle quand il est à peine dix-neuf heures. À Paris, je commençais à apprécier la longueur estivale des soirées de juillet et la diversité de ses nombreuses animations. Je souffre, pour l'instant, du temps subsaharien du Niger qui stagne presque à 50° en permanence, avec cette chaleur pesante, persistante et humide, on transpire toute la journée sans effectuer aucun mouvement, et au moindre effort, on dégouline de partout, à grande eau. Je suis trempé, de ce fait, du matin jusqu'au soir dès que j'ai mis le pied dehors, ce qui légitime mon comportement casanier des premiers jours, car je n'ai presque pas abandonné

ma chambre d'hôtel climatisée. J'en ai profité pour continuer un livre que j'avais commencé à lire avant de quitter Paris. Le plus beau de Gabriel Garcia Marquez. Je confie avec humilité à ce cahier à petits carreaux que je souhaiterai avoir un centième du quart de son talent pour rédiger le récit que j'ai entrepris depuis six mois. Mon modeste manuscrit à moi raconte l'histoire de mon aïeule maternelle et de sa fille (qui s'avère donc, ma propre mère). Leur vie respective me semble romanesque et mériterait que j'y emploie plus d'heures pour laisser la trace de leur existence dans un livre. Et si possible avant de mourir.

Pendant les premiers jours de notre séjour à Niamey, dans la matinée et en fin d'après-midi, nous visitons les nombreux quartiers populaires autour du grand Hôtel Ténére où nous logeons. Nous nous promenons pour occuper notre temps, en attendant de pouvoir rejoindre notre habitation principale qui reste pour l'instant une option non résolue par le Ministère qui nous accueille. Pendant la durée assez rallongée de la sieste, je replonge dans ce magnifique roman « Cent ans de solitude » du Colombien Prix Nobel de littérature.

Au cours de nos abondantes sorties, je constate rapidement quelques stéréotypes, par exemple l'homme blanc circule en 4x4 en règle générale, souvent en solitaire, et les rares Occidentaux qui marchent vont deux par deux dans les rues de la capitale. Toutefois, je n'en connais pas la raison, les Européens ne s'aventurent jamais seuls, mais toujours en duo. Avec Roland, on n'y échappe pas et pareils aux autres Occidentaux, nous nous promenons ensemble. Comme nous ne disposons pas de voiture, on emploie notre important temps disponible à visiter les différentes curiosités de la ville à pied et l'on en profite pour flâner et découvrir à foison la vie quotidienne des autochtones.

Beaucoup d'habitants vivent sans aucun confort dans la rue, non seulement à cause de la chaleur, mais du manque de logements vacants dans la capitale ou des loyers trop chers pour eux. Plusieurs familles très miséreuses résident en permanence à

l'extérieur, en effet, je remarque des sommiers posés ici et là sur les trottoirs avec des tas d'affaires autour. Un rideau à l'occasion leur permet de se créer une apparente intimité et dans certains cas, à côté d'eux, se trouve des cuvettes emplies d'eau pour boire et se laver, je me demande cependant comment ils font pour satisfaire leurs autres besoins. Quelques personnes sans domicile, au pied de leur lit, sur de fragiles braseros font griller des brochettes vendues pour trois fois rien aux passants. Je raffole de ces petites brochettes de moutons couvertes d'épices.

Les gens d'ici nous sourient, notre pâleur les interpelle. Les enfants ont envie de nous toucher et ne s'en privent pas, certains caressent subrepticement mes membres supérieurs, fascinés par ma dense pilosité, seulement pour voir l'effet que cela leur fait. Ils rient beaucoup, et recommencent juste ensuite pour s'amuser encore une fois. Je me retrouve alors avec les avant-bras couverts de dizaines de nœuds confectionnés par ces bons petits diables en entortillant mes poils. Je ne m'en rends pas toujours compte immédiatement, ce n'est qu'après que j'enrage de m'être laissé faire.

Comme les habitants sourient avec générosité, j'ai l'impression d'avoir figé un étirement permanent sur mes lèvres pour répondre à leur expression affable. Je me sens bien. Je trouve les filles très jolies et les garçons très beaux et je m'ébahis de la variété de leur couleur. Les carnations exposent une diversité de teintes, éloignées du noir, je distingue des nuances différentes qui vont de foncée à claire : chocolat, brun, châtain, marron, caramel, beige, sable.

Je suis également étonné de constater que la plupart des jeunes que je croise s'avèrent sains, musclés et grands, ils ont l'air en parfaite santé, alors que je pensais rencontrer une population adolescente chétive et souffrant de malnutrition. On ne voit pas ou très peu de personnes rachitiques. Nos collègues africains nous expliquent très simplement que la mortalité infantile est si élevée en Afrique et en particulier au Niger, qu'en majorité, seuls

survivent les enfants qui naissent robustes et capables de résister au destin difficile et condamné qui les attend.

Alors que j'envisageais de me heurter à une intraitable austérité qui ronge le pays à cause du sous-développement, du régime militaire, de l'autoritarisme du pouvoir en place, je découvre une ambiance tranquille et joyeuse. Les habitants semblent bien plus heureux que ceux des villes européennes. Je suppose, me répète souvent Roland, quand on possède à peine de quoi subsister on apprend à profiter de ce que l'on a, et à l'inverse, si l'on est bien nanti, on ne sait pas toujours apprécier tous ses privilèges. Il a raison, mille fois, mais je parie que ces gens aimeraient disposer du suffisant au point de pouvoir en dédaigner la jouissance.

Roland est un compagnon de voyage agréable, instruit, tolérant et respectueux. Je me le représente comme un ogre barbu d'une quarantaine d'années, un colosse, bon vivant, grand buveur, gros mangeur, mais avec une énorme imperfection, il ne fume pas. Il est pédagogue, sociologue de formation, philosophe. J'ajouterai, même si c'est un pléonasme dans l'éducation populaire, que c'est un homme de gauche, comme moi. C'est également le chef de cette mission au Niger, mais comme il est appelé à repartir et moi à rester, il ne se prive pas de me consulter sans cesse.

Malgré moi, quand il discourt de sa voix de basse, j'imagine Aristote en toge dans l'antiquité grecque prodiguer ses vastes connaissances à ses adeptes admiratifs qui dégustent ses paroles jusqu'à satiété. Moi, parfois, il me fait sourire lorsqu'il utilise des termes incompréhensibles pour le commun des mortels et qu'il demande sans humour leur traduction en haoussa. Je suis persuadé que nos collègues nigériens qui nous servent d'interprètes se permettent quelques raccourcis dans la transposition de ses propos à leurs compatriotes. J'apprends beaucoup de lui, même si je crois rendre mon langage beaucoup plus accessible aux autres dans ma manière d'expliquer ma pensée.

Mon philosophe de compagnon doit, dans le mois qui vient, soumettre au Ministère le programme détaillé de nos interventions qui se dérouleront sur toute la période de notre présence au Niger. On s'aperçoit vite que la mission financée par l'Agence de Coopération Culturelle et Technique se présente comme un acte fondateur pour le gouvernement nigérien. Il souhaite instaurer une collaboration à long terme entre la France et le Niger dans le domaine de la formation des animateurs nigériens, mais l'objectif reste très consensuel, passe-partout, et le cahier de charge se montre d'une surprenante banalité. Je devrais utiliser le mot : diplomatique, car c'est un document qui ne préfigure aucune application opérationnelle du projet.

Il s'agit pour Roland et moi, à partir de maintenant, de donner du contenu à toutes ces platitudes stylistiques paraphées par les hommes politiques des deux pays.

Nous rencontrons à de nombreuses reprises, souvent à leur demande, nos trois partenaires locaux qui nous servent d'intermédiaires avec le secrétaire général du Ministère. Lors de chaque entretien, on définit des bouts de fragments de détails, mais sans obtenir plus de précision sur la période de démarrage de notre mission. Nos collègues restent sereins et ne se montrent pas le moins du monde préoccupés par les heures et les jours qui passent et je commence à comprendre ce que signifie l'expression « s'armer de patience ». Les notions de temps divergent d'une manière atavique, entre nous et nos interlocuteurs. Si pour nous le temps c'est de l'argent, il semble représenter en ce lieu une tout autre richesse.

Je pense qu'en amont, ici, personne n'avait anticipé de programme ou de calendrier, et dire que depuis le mois de mai, nous avons rencontré à Paris à une dizaine de reprises les trois représentants nigériens pour préparer cette mission. C'est comme s'ils attendaient l'arrivée des experts à Niamey pour

embrayer l'opération, et maintenant qu'on apparaît en chair et en os, l'on va pouvoir commencer à s'organiser.

Le pédagogue et moi devons faire face à des codes de valeurs qui nous sont étrangers, à une représentation différente du monde et à des us et coutumes que nous ne maîtrisons pas, et qui par moment nous plongent dans la perplexité. Les hommes dans la rue, par exemple, se tiennent par la main quand ils se connaissent bien, pour montrer qu'ils s'estiment et qu'ils sont de bons amis. J'imagine le même type de démonstration à Paris et les commentaires qui s'ensuivraient. Je me demande ce que dirait Roland si je le prenais par sa petite menotte pour lui prouver mon affection. Je me retiens de rire en visualisant une telle scène et la tête que mon philosophe exhiberait, cela dit, ce n'est pas à proprement parler un « copain », c'est juste un collègue que j'apprécie. D'autres rites nous dupent. Un jour, nous arrivons près d'un restaurant devant lequel on remarque sur le perron du bâtiment le patron, dont nous avons fait la connaissance le matin même, lever les bras au ciel en regardant avec exaltation dans notre direction. À cet instant, Roland l'humaniste considère que ce geste exubérant représente un signe de bienvenue qui lui est destiné. Alors, il soulève à son tour les mains avec une énergie semblable à celle de son interlocuteur, qu'il accompagne d'un large sourire et en criant le plus fort possible pour que le propriétaire l'entende à cette distance : « Hello ». La puissance du mot surprend tout le monde présent à cet endroit. Un garçonnet, sans doute le fils de la maison, examine avec une moue désapprobatrice mon compagnon qui ne s'aperçoit de rien. Cependant plus on s'approche du patron, plus on saisit que cette gesticulation ne s'adresse pas à nous, mais à Allah, car l'homme poursuit son rituel, en s'agenouillant, installé sur un petit tapis cérémonial et en baisant le sol. L'émetteur de l'interjection a oublié tout bonnement que cette année, en juillet on est tombé en plein mois du ramadan. Roland comprend son erreur et pousse un discret « merde, je me suis planté ! » qui m'est personnellement destiné.

Nous logeons, au bout de dix jours après notre arrivée encore à l'hôtel Ténéré, aux frais de la princesse, car la disponibilité de la concession (maison) qui nous est promise ne se confirme toujours pas. Il manque les lits, d'après ce qu'on nous a dit, et quelques accessoires domestiques indispensables pour pouvoir nous héberger convenablement pendant un an. C'est la durée de notre contrat. Roland qui se présente comme le responsable de la mission s'inquiète un peu, mais pas beaucoup, à mon grand désespoir. Il semble déjà contaminé, car il adopte l'attitude qui règne ici, vivre le moment présent et attendre avec constance que les choses se résolvent, si Dieu le veut. Lui, c'est un vrai philosophe, je ne dois pas l'oublier, moi, non. D'ailleurs, nos interlocuteurs privilégiés s'étonnent de notre insistance obstinée, surtout la mienne, on nous répond inlassablement, d'une manière convaincante et concrète, qui ne devrait poser selon eux aucun souci, ce sera pour incessamment sous peu et même avant. Je montre un peu plus d'impatience que mon collègue, je me tracasse de tout, et surtout de connaître le contenu détaillé du programme de notre action. Si nous nous présentons comme des experts de la culture et de l'éducation populaire, comment transposer notre expérience de spécialiste issue d'une nation d'abondance et la partager avec des professionnels qui ne disposent d'aucune infrastructure digne de ce nom et quasiment aucun moyen pour les faire fonctionner ? Comme je ne suis pas le responsable de la mission, je me résous à laisser Roland gérer le manque de préparation de notre accueil.

Au bout d'une quinzaine de jours de tourisme et de farniente dans la capitale nigérienne, les deux collègues peuvent enfin rejoindre la concession qui leur est destinée. Elle est située dans le quartier des fonctionnaires. En Afrique, une concession désigne un terrain à usage d'habitation regroupant dans une enceinte des maisons hébergeant le plus souvent une famille élargie. L'aménagement attendu, très spartiate de la résidence se confirme, néanmoins l'espace semble convenir aux deux prochains occupants. On pénètre par un portail métallique de couleur verte qui donne sur

une cour configurée en L inversé autour du bâtiment. Elle surmonte une petite terrasse qui donne accès à l'intérieur. Un arbre ancien biscornu est planté au beau milieu du passage. En s'engageant dans le logement, on tombe sur un corridor qui distribue toutes les pièces. En face de l'entrée, on découvre une première chambre sans fenêtre, mais une cloison vitrée. Une deuxième chambre, très lumineuse, se distingue sur la droite en prolongement et vis-à-vis de la salle de bain. Au bout du couloir, on devine les toilettes. Sur la gauche, une porte sépare un grand espace qui inclut la salle à manger et le salon. Un buffet en formica occupe le fond et un ventilateur règne au milieu du plafond. À l'autre bout de ce spacieux lieu de vie, une baie vitrée rejoint l'arrière de la cour où se loge un large lavoir et à côté duquel on trouve des cordes et des pinces à linge installées pour accueillir les vêtements à sécher. Sur la gauche de la maison, on aperçoit une sorte de débarras devenu une cuisine rudimentaire avec juste quelques placards, un évier, un réchaud et un réfrigérateur. C'est parfait, l'habitation possède tout ce qui semble nécessaire pour vivre. Seul problème à résoudre aujourd'hui, c'est qu'il manque encore un couchage dans la première pièce et que nos compères devront partager le grand lit posé dans la chambre du fond. Les deux alcôves heureusement disposent d'un climatiseur.

Puisque nous identifions nos uniques bagages à transférer de l'hôtel à la concession, notre emménagement s'effectue rapidement.

À peine installé, le rythme s'accélère tout d'un coup, car nos contacts nous annoncent que la prochaine semaine sera consacrée à la découverte des structures et des hommes dans les nombreuses provinces du Niger. Les affaires sont rangées dans la valise, moi et mon collègue, prêts à bouger. Notre travail va donc enfin commencer par la visite de toutes les villes importantes du Niger : Agadez, Diffa, Dosso, Maradi, Niamey, Tahoua, Tillabéry, Zinder. Le but de ce déplacement consiste à rencontrer les différents professionnels de l'éducation populaire et la culture

du pays pour faire leur connaissance et recenser leurs besoins en matière de formation, comme il est prévu dans le cahier de charge. J'avoue que je me sens tout excité à l'idée de pouvoir me mettre en action.

Le périple de huit jours nous permet de découvrir l'immensité du Niger jusqu'au désert du Ténéré au nord et les frontières du Bénin au sud et de mieux appréhender la diversité des régions avec ses multiples langues et les ethnies qui le peuplent. Les routes sont peu nombreuses et appelées pistes ou trivialement tôles ondulées à cause du manque d'asphalte et de l'état des chaussées que nous traversons. C'est pour ainsi dire comme ça par tout le pays. Les véhicules doivent maintenir en permanence une vitesse élevée constante pour empêcher de ressentir les bosses et de culbuter, ce qui n'évite pas les secousses. Les centres culturels que nous visitons présentent une importante vétusté : les infrastructures apparaissent dégradées, elles sont mal organisées, pas du tout entretenues. Les professionnels exercent leur travail sans aucune finance, sans équipes formées, sans activités, avec juste quelquefois le soutien d'anciens ouvriers ruraux devenus des assistants dévoués, des factotums restés analphabètes pour la grande majorité.

Roland et moi, nous observons tristement que le pays ne dispose d'aucun équipement moderne, les bâtiments sont délabrés, les vitres sont cassées, non réparées par manque de moyens de fonctionnement. La préoccupation des responsables demeure d'ordre pratique, comme apprendre aux utilisateurs à ne pas uriner ou déféquer à côté des trous dans les toilettes à la turque. Ils sont confrontés souvent à des superstitions qui font croire aux usagers que les orifices conduisent directement en enfer. Les gens, par conséquent, préfèrent se soulager à côté plutôt que risquer d'être emportés dans les abîmes. Leur travail principal s'inscrit dans les affaires sociales, le quotidien, avant de franchir le domaine culturel, il consiste à aider en urgence les familles à se soigner, à mieux s'alimenter, à appliquer les rudiments d'hygiène. Bref, je réalise en tant qu'experts, nous n'avions pas

anticipé le contexte qui détermine la priorité des actions à mener comme développer des apprentissages de base auprès de la population. Nos échanges avec les professionnels en place se déroulent par l'intermédiaire des collègues qui traduisent les discussions. Tous ne connaissent pas le français. Nous constatons qu'aucune femme n'est employée dans les structures comme animatrice et encore moins comme responsable. Pour offrir une suite à cette expédition, une formation nationale est prévue fin juillet et début août à Niamey.

Samuel et Roland apprécient cette excursion qui les plonge dans le quotidien des Nigériens dans les contrées éloignées de Niamey. Ils découvrent la réalité des faibles ressources que le territoire dispose. Le niveau de vie de la population dans son ensemble demeure très bas. Les villageois des campagnes vivent pauvrement et la misère saute aux yeux. Le principal objectif de l'état s'inscrit dans le développement social du pays, la suffisance alimentaire, la lutte contre la mortalité infantile, l'amélioration de la santé des habitants, la régulation des naissances avec l'équivalent local de notre planning familial, la scolarisation des enfants. Le Niger poursuit la voie de la croissance et la brutalité de la réalité secoue les deux hommes présentés comme experts, dans un secteur qui ne semble pas prioritaire. Samuel se demande comment il pourrait aider ces professionnels qui sont déjà mobilisés au maximum dans le domaine de l'éducation populaire et la culture. Ces hommes pourraient lui donner des leçons de courage et d'engagement, car ils n'hésitent pas à militer pour la réussite du développement économique. Ils participent, comme tout le monde, aux travaux des champs quand le temps est venu de semer, d'irriguer ou de récolter le sorgho. Il sait que lui se montrerait inapte à un tel engagement.

— Nous arrivons d'une autre planète, Roland, je ne vois pas ce qu'on va pouvoir leur apporter à notre niveau.

Samuel se sent sceptique quant à l'efficacité de son rôle, mais Roland, dans sa grande capacité à trouver du positif dans ce qui

semble impossible et dans l'intérêt de la mission qu'il a initiée, garde confiance et encourage son collègue.

- On va intervenir sur un terrain, qu'ils ne maîtrisent pas encore. On va parler de management de projets, de dépenses et de recettes, de pédagogie, de conduite de réunion, de phénomènes de groupes, de psychologie, de sociologie, de perspectives et de contrôle de résultats. On va leur transmettre ce que nous avons prévu, quitte à nous cultiver de ce qu'ils connaissent.
- Je me demande si leur apprendre à administrer leur équipement leur sera utile, alors qu'ils n'ont pas de moyens financiers.
- Qu'importe les montants dont ils disposent, la gestion d'un budget doit respecter des règles communes pour que tout le monde puisse échanger avec les mêmes outils. De toute manière, on devra bien s'adapter à leurs besoins. Ils ne se priveront pas de nous le rappeler.

En attendant l'arrivée prochaine de Romain qui sera mon colocataire et mon collègue pendant plus de onze mois, à la suite de cette tournée fascinante et indispensable sur la connaissance du pays, on a commencé avec Roland une première session de formation. Elle se déroule sur plusieurs semaines et s'adresse à tous les professionnels de la culture et des sports réunis à la capitale, les animateurs que nous avons croisés lors de notre périple, et d'autres que nous n'avons pas eu le temps de rencontrer. Ils sont environ vingt-cinq venus de toutes les provinces du Niger et parlent des langues différentes, le haoussa, le zarma, le tamasheq, le peul. Certains se révèlent heureusement francophones.

C'est une expérience étonnante très riche pour moi, tout à fait nouvelle et originale, puisque nos interventions sont traduites en plusieurs idiomes pour que tous les participants puissent

assimiler les cours. On aborde l'organisation du travail, les techniques de management, l'administration des animations, le suivi et le contrôle des actions entreprises. Je suis rassuré de voir que les professionnels, même s'ils s'interrogent parfois sur l'utilité de la comptabilité, se réjouissent de savoir que des règles existent et qu'ils pourront les appliquer le jour où ils auront de l'argent à dépenser. Pour d'autres qui disposent d'un budget minimum, ils apprécient les méthodes de la gestion de projets.

Roland ne va pas rester longtemps encore à Niamey puisqu'il doit repartir fin juillet et passer le témoin à Romain. Au rythme où se déroule notre mission, il n'aura certainement pas la possibilité de mettre en place le contenu détaillé de notre plan de travail. On sait seulement que dès septembre ouvrira la nouvelle année scolaire des étudiants à l'Institut National de la Jeunesse et des Sports et que nous devons effectuer des interventions auprès d'adolescents sans aucune expérience.

Comme il me le répète sans arrêt :

— *Tu verras bien sur le tas et te connaissant tu confectionneras un programme « aux petits oignons » pour ces étudiants.*

Bien sûr, facile pour lui de dire que je vais proposer du sur-mesure, alors que je ne dispose même pas des informations de bases pour construire un parcours, comme du niveau des élèves ni le contenu général de leur formation. La situation me stresse un peu. Je crois pourtant que je suis bien le seul à m'inquiéter.

Romain nous a rejoints, trois semaines après notre arrivée et quelques jours avant le départ annoncé de Roland, sans avoir profité de ce périple qui ne se reproduira plus durant notre séjour, malheureusement pour lui. Tout le restant de notre mission se tiendra exclusivement à la capitale.

UN CHIEN DANS UN JEU DE QUILLES